

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection 1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection 1838 \(28 Juin- 29 Juillet\)](#)[Item 97. Val Richer, Dimanche 22 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

97. Val Richer, Dimanche 22 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Mandat local](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-07-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Ma corvée est fiée. Ce n'est certes pas la solitude que je suis venu chercher ici.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°139/173-174

Information générales

Langue Français

Cote

- 320, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites (Hennequin/XIXe siècle), III/214-219

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Etat général du document Bon
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
N°97. Dimanche 22. 5 heures

Ma corvée est finie. Ce n'est certes pas la solitude que je suis venu chercher ici. Je suis charmé de la vôtre. J'en profiterai. Je fais de charmants projets. Je fais des vœux pour que le temps se maintienne tel qu'il est aujourd'hui beau et pas chaud. Un de mes voisins de ce matin me l'a promis. " C'est, dit-il, le combat de la lune." Ce sera la lune de miel.

Je regrette que vous n'ayez pas vu M. Villers. Il aime à parler et il doit être curieux à entendre sur l'Espagne. Il a joué là un jeu bien brouillé. Quel triste sort que celui des pays faibles ! Le théâtre des intrigues rivales des grands pays quand ils ne sent pas celui de leurs guerres : jouet ou champ de bataille et toujours victime. Il ne faut pas être petit, et il faut être bon pour les petits. Je crois que c'est pour vous que M. Ellice est venu à Paris. Il me semble qu'il passe sa vie chez vous. Il a de l'esprit et il est très au courant. Comment un homme d'esprit comme lui ne s'aperçoit-il pas que tout en causant, & vous plaisant avec lui, vous ne lui portez pas grande considération ? Et s'il s'en aperçoit, comment s'en arrange-t-il ? Mais il est de ceux qui s'arrangent de tout ce qui les sert ou les amuse. Vous avez un grand talent pour traiter avec ces hommes-là. Vous les attirez sans les laisser tout à fait approcher. Vous leur plaisez et vous leur donnez le plaisir de vous plaire, mais toujours d'un peu loin. C'est votre histoire avec Thiers. En entendez-vous dire quelque chose ? Ne trouvez-vous pas que le Maréchal Soult abuse de sa fortune ? Ces visites partout, ces acclamations de tous les jours, cette perpétuelle exhibition, combien de temps cela peut-il durer en Angleterre ? Chez nous, ce serait déjà fini usé. Et vous qui n'aimez pas les répétitions et les longues choses vous n'êtes donc pas Anglaise par là ? Il y a bien des côtés par où vous ne l'êtes pas. Vous avez le cœur plus anglais que l'esprit.

Du reste j'ai un de mes voisins qui arrivait d'Angleterre et qui vous charmerait à entendre, cinq minutes je veux dire car vous ne vous en accommoderiez pas plus longtemps. C'est le plus grand manufacturier du pays ; il est allé parcourir l'Angleterre pour ses affaires ; et malgré les rivalités d'argent, il en est dans un enthousiasme inépuisable ; il professe, il prêche la richesse, la propreté, l'élégance, la grandeur, l'esprit d'ordre, le bon jugement, les bonnes auberges. Je l'écoutais l'autre jour avec le plaisir de vous entendre donner raison. C'est lui qui m'a donné à dîner à Combrée avec 80 amis. Et son toast et son speech en mon honneur valaient son admiration pour l'Angleterre.

9 heures 1/2

93 méritait d'être brûlé vif. Je n'ai fait que mon devoir. Je trouve comme vous, que nous nous adressons de sottes lettres. Si elles pouvaient ressembler à nos conversations, elles seraient charmantes. Ah, nos conversations ? Nous les retrouverons de demain, en huit, pour quinze jours. Que ce sera court, & immense ! Vous y pensez, dites-vous, plus que moi. Je le veux bien, mais je le nie. J'y pense toujours. Ajoutez quelque chose à cela. Je vous en prie ; ayez des caprices ; ne vous laissez gouverner par personne en mon absence. Je ne vous le pardonnerais pas. C'est peut-être un des signes les plus assurés de l'affection que de se laisser gouverner. On ne remet sa liberté qu'à celui qu'on aime plus que soi-même, en qui

on se confie plus qu'en soi-même. Redites-moi de vous gouverner.
Je n'ai pas encore de réponse pour le précepteur, vous l'aurez probablement avant moi. Vous ne savez pas combien je voudrais faire, à l'instant même ce que vous désirez. Si je pouvais le faire toujours moi-même, j'en serais sûr. Mais de loin, mais forcé de mettre un esprit au bout de mon esprit, des mains au bout de mes mains, tout est long, & je m'impatiente autant que vous. Adieu. Comment va Marie ? Dites-lui au moins une fois avant mon arrivée que je vous ai demandé de ses nouvelles. Adieu. Lundi prochain, je serai sur la route de Paris. Je vous porterai moi-même mon adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 97. Val Richer, Dimanche 22 juillet 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-07-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1674>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 22 juillet 1838

Heure5 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

51

Ma course est finie. Je n'est certes pas la solitude que je suis venue chercher ici. Je suis charmé de la vôtre. Je profite. Je fais de charmants projets. Je fais des vœux pour que le temps se maintienne tel quel est aujourd'hui, beau et pas chaud. Un de mes voisins de ce matin me l'a promis. C'est, dit-il, le combat de la lune à la lune de miel.

Je regrette que vous n'ayiez pas vu M. Villers. Il aime à parler et il doit être curieux d'entendre sur l'Espagne. Il a joué là un jeu bien brouillé. Quel triste sort que celui des pays faibles ! le théâtre des intrigues, rivalités, des grands peup quand ils ne sont pas celui de leurs guerres : jouet ou champ de bataille, et toujours victimes. Il ne faut pas être petit et il faut être bon pour les petits.

Je crois que c'est pour vous que M. Ulric est venu à Paris. Il me semble qu'il passe de vie chez vous. Il a de l'esprit et il est très en courant. Comment un homme d'esprit comme lui ne s'aperçoit-il pas que, tout en causant & vous plaisant avec lui, vous ne lui portez pas grande considération ? Et s'il s'en aperçoit, comment s'en arrange-t-il ? Mais il est de ceux qui s'arrangent de tout ce qui les sert ou les amuse. Vous avez un grand talent pour traiter avec les hommes là. Vous les attirez sans les

laissez tout à fait approcher. Vous leur plâtiez et vous leur donniez
le plaisir de vous plaindre, mais toujours d'un peu loin. C'est
votre histoire avec Thiers. En entendant vous dire quelque
chose ?

Ne trouvez-vous pas que le maréchal Soult abuse de sa
fortune ? les visiter partout, les acclamations de tous les
jours, cette perpétuelle exhibition, combien de fois cela peut-il
durer en Angleterre ? Chez nous, ce serait déjà fini, usé. Et
vous qui n'aimez pas les répétitions et les longues choses,
vous n'êtes donc pas anglais pas là ? Il y a bien des
choses par où vous ne l'êtes pas. Vous avez le cœur plus
anglais que l'esprit. Du reste j'ai un de mes voisins
qui vient d'Angleterre et qui vous charmerait à
entendre, cinq minutes je veux dire car vous ne vous en
accommoderiez pas plus longtemps. C'est le plus grand
manufacturier du pays ; il est allé parcourir l'Angleterre
pour les affaires ; et malgré la rivalité d'argent, il en est
dans un enthousiasme inépuisable ; il professe, il prêche,
la richesse, la propriété, l'élégance, la grandeur, l'esprit
d'ordre, le bon jugement, les bonnes mœurs. Je l'écouterai
l'autre jour avec le plaisir de vous entendre d'ores et déjà.
C'est lui qui m'a donné à dîner à Combrée avec 80 amis ;
ce son toast et son speech en mon honneur valaient son
admiration pour l'Angleterre.

9 heures 1/2.

Il méritait d'être tout à fait. Il m'a fait que mon devoir.

Je trouve, comme vous, que nous nous adressons de telles lettres. Elles pourraient ressembler à nos conversations, elles deviendraient charmantes. Ah, nos conversations ! Nous les retrouverons de demain en huit, pour quinze jours. La ce sera l'œuvre de l'immense ! Vous y pensez, dites vous, plus que moi. Je le veux bien, mais je le nie. J'y pense toujours. Ajoutez quelque chose à cela.

Je vous en prie ; ayez de la pitié ; ne vous laissez gouverner par personne en mon absence. Je ne vous le pardonnerai pas. C'est peut-être un peu de signer les plus assurés de l'affection que de se laisser gouverner. On ne remet la liberté qu'à celui qu'on aime plus que soi-même, ou qui en a le plus plus qu'on soi-même. Redites-moi de vous gouverner.

Je n'ai pas encore de réponse pour le précepteur. Vous l'aurez probablement avant moi. Vous ne savez pas combien je voudrais faire à l'instant même ce que vous désirez. Si je pouvais le faire toujours moi-même, j'en serais sûr. Mais de loin, mais forcé de mettre un esprit au bout de mon esprit, de main au bout de mes mains, tout est long, & je m'impatiente autant que vous.

Adieu. Comment va Marie ? Dites lui au moins une fois avant mon arrivée que je vous ai demandé de ses nouvelles. Adieu. Lundi prochain, je serai sur la route de Paris. Je vous porterai moi-même mon adieu.